



Comment tout s'illumina

Prix Pulitzer 2012, « Quattrocento » retrace l'aventure d'un chasseur de manuscrits dans l'Europe de la pré-Renaissance. Un régal.

PAR CLAUDE ARNAUD

Comment l'Europe devint-elle moderne, au tournant du XV^e siècle ? En délaissant la croyance biblique en un univers créé ex nihilo par Dieu (le 23 octobre 4004 avant J.-C. à midi, crut pouvoir préciser un primate d'Irlande), au profit d'un système issu de l'Antiquité présenté comme un monde en permanente (re)création. Celui exposé par Lucrèce dans « *De Rerum Natura* », poème révélant au lecteur les mécanismes du monde, retrouvé par un copiste italien dans une lointaine abbaye allemande. C'est en tout cas ce qu'affirme le grand universitaire américain Stephen Greenblatt, dans un récit d'une remarquable vitalité, « *Quattrocento* », couronné en 2012 par le prix Pulitzer.

On est en 1417, à cavaler à travers champs avec l'humaniste Poggio Bracciolini, dit le Pogge, autrefois scribe de l'antipape Jean XXIII – un scélérat dont le nom sera effacé de l'histoire de la papauté, après son incarcération. Fin lettré, le Pogge gagne sa vie

en traquant dans les couvents d'Europe les textes antiques que les moines des premiers siècles devaient copier pour prouver qu'ils savaient écrire – mais surtout pas étudier ! –, et qu'après un millénaire d'interdictions vaticanes l'on redécouvre. Lancé en 1330 par Pétrarque, qui put ainsi reconstituer l'« Histoire de Rome » de Tite-Live, ce mouvement de redécouverte des grands textes « païens » mène le Pogge à l'abbaye de Fulda ; il y exhume les 7 400 hexamètres de Lucrèce chantant la beauté d'un univers animé par des atomes qui s'assemblent puis se défont pour créer des astres, des planètes, des corps et des espèces qui se transforment, sans but ni fin. Ni Dieu sévère ni divinités paillardes, juste une masse de particules s'unissant sans répit : c'est le plaidoyer atomiste de Lucrèce, qui doit autant au matérialisme de Démocrite qu'au pari sur le plaisir d'Epicure...

Caviar. Ces thèses ne vont pas seulement bouleverser la vision chrétienne d'un monde immuable et souffrant, elles lancent en fanfare la Renaissance, démontre avec éclat Greenblatt, chef de file du New Historicism et auteur d'une biographie de Shakespeare qui figura pendant neuf semaines dans la liste des best-sellers du *New York Times*. Elles inspirent les recherches de Giordano Bruno et de Galilée, les idées de Machiavel et les visions de l'Arioste, les toiles de Botticelli (« La naissance du printemps ») et les « Essais » de Montaigne. Après des siècles d'obscurantisme monothéiste, l'univers s'illumine à mesure que les idées antiques se réchappent de ces parchemins en peau de veau (nos vélin) et de ces *volumina* que mille parasites menacent. De quoi relancer notre croyance dans le pouvoir des livres, si menacé pourtant...

Difficile de trouver un ouvrage ayant plus d'ambition intellectuelle et de goût pour les détails piquants. On découvre la première bibliothèque globalisée, dans l'Alexandrie des Ptolémée, avant de rejoindre la villa des Papyrus à Herculaneum, en 79 après J.-C., alors que les milliers de manuscrits que conserve le beau-père de Jules César disparaissent sous 20 mètres de déchets crachés par le Vésuve – des centaines y seraient encore enfouis. On partage la vie des moines copistes du Moyen Âge, rivés à leurs grimoires, avant de prendre les eaux dans les bains de Bade, où hommes et femmes vont nus. Et partout l'on se sent chez soi, comme si tout se passait aujourd'hui.

Ce mélange de petits faits et de grandes idées a un effet voluptueux. Toute notre curiosité pour ce passé décisif y est aussitôt assouvie ; on mange à la cuillère un caviar d'une légèreté enivrante, au regard du poids de culture soulevé. Fin connaisseur de la Renaissance, Greenblatt est un conteur d'exception : tout le savoir tourne au roman et l'érudition au plaisir ■

« Quattrocento », de Stephen Greenblatt, trad. de l'anglais (États-Unis) par Cécile Arnaud (Flammariion, 340 p., 21,90 €). À lire sur la même période, autour d'un copiste de Charles V : « Esquisse d'un pendu », de Michel Jullien (Verdier, 192 p., 16 €).

Révolutionnaire.

Lucrèce (en médaillon) est l'auteur de « *De Rerum Natura* ». Redécouvert selon Greenblatt en 1417, ce texte va provoquer l'avènement de la Renaissance et influencer lettrés et artistes comme Botticelli (« La naissance du printemps », en haut).